

LA SÉPULTURE

On disait : « il a fait une belle mort, il était dans son lit ». Mais comme de tous temps, ce n'était pas le cas pour tout le monde. On mourait aussi de maladie, d'épidémie (peste, fièvre espagnole, etc). Lors d'un décès dans le village, on sonne la cloche de la chapelle pour avertir les voisins et amis qui viennent soutenir la famille. Le sonneur est chargé de sonner matin et soir pendant les deux jours qui précèdent l'enterrement. Le glas est sonné au chef-lieu avant l'angélus. Habillé de son costume, le défunt est dans son lit, et pendant deux jours, on veille le mort en récitant des prières*. Le soir, deux habitants du village récitent la prière des morts en latin. Il faut également songer à déclarer le décès en Mairie, faire fabriquer la bière avec du bois fourni par la famille au menuisier du village, réserver le fossoyeur, avertir la confrérie (si le défunt en faisait partie), les pompiers, les anciens combattants, ainsi que les porteurs. Quatre à six porteurs, suivant la distance à parcourir, sont nécessaires, car on n'enterre qu'au chef-lieu. Pour les villages les plus éloignés, six porteurs ne sont pas de trop. La coutume veut que si le défunt était célibataire, les porteurs doivent être célibataires, s'il était marié, les porteurs sont choisis parmi les hommes mariés. Le cercueil est porté à l'aide de bretelles sur un brancard. Chaque

* Dans les temps très anciens, c'étaient les pauvres du village qui veillaient le défunt. Ainsi, ils pouvaient récupérer ses vêtements.

village possède brancard et drap de deuil. Pour ceux qui appartenaient à une confrérie ou à un corps (sapeurs pompiers), ce sont des membres de la confrérie ou du corps qui tiennent les coins du linceul.

Dans certaines familles, on refuse d'enterrer un mort le vendredi par superstition. Un dicton veut « qu'un mort enterré le vendredi, un décès survient dans la famille dans le courant de l'année ».

Au départ du village, le cortège se forme. En tête, un membre masculin de la famille porte un crucifix. Suivent le défunt, la famille de celui-ci, puis les hommes, les femmes et les enfants. La cloche de la chapelle sonne tant que le cortège est en vue du village. A Praranger, pour désigner la sortie du village, on parle même du « mur des morts ». Dans les villages traversés, on sonne la cloche de la chapelle. Pour les villages du haut, le cortège s'arrête à la chapelle Notre Dame de la Vie pour une prière.

Le curé et son sacristain attendent le cortège à son entrée à Saint Martin. Le cercueil est mis à terre, béni, le prêtre récite des prières. Le cortège reprend son chemin avec, en tête, le sacristain portant la croix et le bénitier, le prêtre récitant des prières. Les cloches sonnent jusqu'à l'entrée du défunt dans l'église. Une messe est dite. Le cercueil est porté au cimetière.

Après l'enterrement, les femmes et les enfants rentrent à la maison préparer le repas qui sera servi à la famille. Les hommes font un détour par le café, où ils parlent du défunt et prennent les dernières nouvelles.

PETITES HISTOIRES

Il ne faut pas enterrer le mort trop vite, car alors on pourrait entendre dire : « Ils sont bien pressés de s'en débarrasser ! ». Mais si on traîne un peu : « Ils veulent le saler pour le conserver ? ».

Prévoyant, certains fabriquaient eux-mêmes leur cercueil. On a toujours porté les défunts à bras, sauf deux fois, où il fallut les transporter sur un traîneau en raison de la neige trop abondante.

En 1920, dans le cimetière devenu trop petit, l'emplacement (gratuit) avait une durée de dix à quinze ans. En 1950, il était largement suffisant, la population ayant considérablement baissé. Aujourd'hui, on construit un troisième cimetière sur la Commune.

La famille doit porter le deuil, régi par toute une série de règles. Ainsi, les hommes de la famille gardent la barbe trois semaines durant et portent un brassard noir au bras sur le costume du dimanche. Les femmes, pendant les trois années qui suivent la perte d'un mari, d'un enfant ou des parents, s'habillent de noir, portent un châle noir brodé de noir (châle de deuil) ou brodé de violet (châle de demi-deuil), et remplacent leurs bijoux par des boucles d'oreilles noires ou, pour ceux qui le peuvent, des bijoux en argent. Ainsi, la tenue des hommes et des femmes de la vallée est bien souvent noire. Le manque d'argent, les grandes familles, les décès fréquents interdisent les fantaisies vestimentaires. Un grand-père, une grand-mère, sont toujours habillés de noir. Les habitants ont beaucoup de respect pour leurs morts et les gens du village, comme les proches parents, se font un devoir d'accompagner leurs défunts au cimetière.

La veille de l'enterrement, on faisait une veillée de prières. Moi j'en ai fait je ne sais pas combien, on appelait ça l'office. Avant, on faisait ça en latin. Alors moi j'étais chantre, je faisais souvent le tour de la commune parce que beaucoup ne savaient pas lire le latin. Alors on «charabiait» en latin pendant une heure. Maintenant il y en a moins, mais c'est un peu plus valable, c'est en français. Des fois il y avait un gars qui venait de Bassens, il ne savait pas lire le latin, alors il commençait et puis il faisait «bebe-bebe» et puis ça durait une heure. Les gens ne comprenaient rien, bien sûr.

Louis Jay, né en 1924 à Villarencel